

---

## Quand « la littérature incarne et raconte, elle ventriloque le passé »

Sylvain Pattieu

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/elh/684>

DOI : 10.4000/elh.684

ISSN : 2492-7457

**Éditeur**

CNRS Éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 8 octobre 2015

Pagination : 247-252

ISBN : 978-2-271-08822-2

ISSN : 1967-7499

**Référence électronique**

Sylvain Pattieu, « Quand « la littérature incarne et raconte, elle ventriloque le passé » », *Écrire l'histoire* [En ligne], 15 | 2015, mis en ligne le 08 octobre 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/684> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.684>

---

Tous droits réservés

# Quand « la littérature incarne et raconte, elle ventriloque le passé<sup>1</sup> »

---

Sur les quatre finalistes du prix Goncourt 2014, trois romans, de valeur très disparate, avaient directement rapport avec l'histoire: *Ce sont des choses qui arrivent* (Grasset) de Pauline Dreyfus, consacré à la vie mondaine dans les salons aristocrates sous Vichy ; *Charlotte* (Gallimard) de David Foenkinos, sur l'artiste peintre Charlotte Salomon, juive et déportée comme telle à Auschwitz, où elle est morte en 1943 ; *Pas pleurer* (Seuil), de Lydie Salvayre, qui a obtenu le prix, récit parallèle de la jeunesse de la mère de l'auteure, qui vécut de son village la guerre civile espagnole, goûtant aux espoirs anarchistes, et de la désillusion de Georges Bernanos, séduit par le franquisme avant d'en dénoncer les horreurs. Trois sur quatre, et encore le quatrième, *Meursault, contre-enquête* (Actes Sud), de Kamel Daoud, est-il une réponse directe, du point de vue du frère de « l'Arabe », à *L'Étranger* d'Albert Camus: sa narration se place donc également dans le passé. L'an dernier déjà, le prix Goncourt avait été décerné à *Au revoir là-haut* (Albin Michel), de Pierre

Lemaitre, dont l'intrigue prenait source dans une arnaque aux monuments aux morts dans l'immédiat après-Première Guerre mondiale. Parmi les plus gros succès critiques et publics, d'autres romans liés à l'histoire se taillaient une part importante: *Kinderzimmer* (Actes Sud) de Valentine Goby, poignant récit autour d'une jeune femme enceinte dans un camp de concentration ; *La Petite Communiste qui ne souriait jamais* (Actes Sud) de Lola Lafon, passionnante et émouvante analyse du personnage de la gymnaste Nadia Comaneci ; ou *La Saison de l'ombre* (Grasset) de Léonora Miano, récit portant sur les survivants d'un village africain décimé par des esclavagistes. Citons encore, dans un passé récent, *Sombre dimanche* (A. Michel) d'Alice Zeniter, fresque familiale dans la Hongrie communiste et postcommuniste, prix du Livre Inter 2013, tandis que le prix 2014 a récompensé *Faillir être flingué* (Rivages), un western de Céline Minard. Outre le choix de sujets ancrés dans l'histoire, ces livres ont pour point commun d'avoir de quoi rendre jaloux,

en termes de succès populaire et de chiffres de ventes, la plupart des historiens. Ainsi donc, au-delà de la diversité de ces titres, de leurs qualités et de leurs défauts, un constat : pour entrer dans une époque ou dans une problématique historique, on lit aujourd'hui davantage de romans que d'ouvrages écrits par des historiens.

Dans un essai récent (*L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Seuil), Ivan Jablonka défend la perspective d'une « littérature du réel » susceptible de démontrer la « littérarité des sciences sociales ». Il la définit par son « désir de compréhension » du monde et sa « potentialité explicative », et il la voit pleinement en mesure de renouveler l'écriture des sciences sociales. Ce texte marque une véritable incursion d'un historien dans la littérature, mais l'originalité même de l'entreprise témoigne de la timidité des historiens à l'investir, du moins quand il s'agit de la considérer comme une pratique et non comme une source. À l'inverse, en reprenant une citation, par le même Ivan Jablonka, de Georges Perec, qui voyait l'écriture comme un « moyen de connaissance », de « prise de possession du monde », on pourrait paraphraser et développer en ajoutant : une prise de possession de l'histoire. La littérature, en effet, n'hésite pas à s'en emparer, non pas seulement sous la forme révérencieuse du roman méticuleusement historique, mais dans ce qui constitue le cœur même de la discipline : donner du sens à l'histoire. Elle peut le faire à bon compte, en s'abstenant, éventuellement, de prouver, s'attirant ainsi les protestations des professionnels ; en jouant sur l'émotion et l'incarnation,

sur les personnages et la narration ; mais aussi en développant des analyses. Elle peut mettre en scène l'enquête, comme l'a si bien fait Laurent Binet dans *HHhH* (Grasset, 2009). Une telle outrecuidance déclenche parfois l'ire des historiens, et le Jonathan Littell des *Bienveillantes* (Gallimard, 2006, prix Goncourt) en a fait, parmi d'autres, les (moindres) frais, accusé de multiples invraisemblances et anachronismes.

Il s'agit donc ici non pas de considérer l'histoire comme littérature, mais de voir, à la lumière de la rentrée littéraire de septembre 2014, la façon dont la littérature fait histoire. Soit la manière dont les écrivains, sans avoir pour ce faire attendu les historiens, sont capables non seulement de donner un sens au passé, mais de s'en emparer, tels des contrebandiers, pour leur propre usage. Le résultat peut être ridicule ou gênant. Il est parfois génial. La littérature saisit des bribes, développe des intuitions, met en perspective, disloque et recompose, elle utilise sans vergogne. Ce faisant, elle prend le mort et le rend vif, elle ressuscite le passé, elle le tord et le transmet avec un impact qui peut inciter les historiens à rester modestes – ce qui n'empêche pas la critique. Elle est prise de position sur l'histoire, discours, interprétation et sens.

Nous avons choisi, de manière non exhaustive, de revenir sur quelques ouvrages parus en cette rentrée littéraire 2014, en nous limitant à des romans français, afin de montrer, selon trois angles historiographiques différents, comment ils peuvent stimuler la réflexion et le plaisir historiques.

## Où l'« estrangement » est une qualité commune à la littérature et à l'histoire

Dans son essai *À distance*, Carlo Ginzburg évoque la tradition littéraire de « l'estrangement » et en compare la démarche à celle de l'historien, notamment pour sa vertu de « délégitimation à tous les niveaux, politique, social et religieux ». L'effet de distance, d'« estrangement », est suscité par l'œuvre d'art qui reproduit le réel et, ce faisant, le met à nu. Dans *Pas pleurer*, Lydie Salvayre évoque une période bien connue, tant par la littérature que par les livres d'histoire : la guerre civile espagnole. Elle en parle à travers le langage, le vocabulaire, la syntaxe de sa mère, qui se souvient de l'insurrection libertaire de son village alors qu'elle était une jeune paysanne. Il en résulte une vision décalée, ou plutôt localisée, de la guerre :

Alors quand on se retrouve en la rue, je me mets à griter (moi : à crier), à crier Elle a l'air bien modeste, tu comprends ce que ça veut dire ? Plus doucement pour l'amour du ciel, implore ma mère qui est une femme très éclipsée. Ça veut dire, je bouillais ma chérie je bouillais, ça veut dire que je serai une bonne bien bête et bien obéissante ! Ça veut dire que j'accepterai tous les ordres de dona Sol sans protester et que je laverai son caca sans protester !

Lydie Salvayre parvient ainsi à restituer la volonté de revanche et de dignité, les espoirs de changement des plus pauvres face à des structures sociales profondé-

ment inégalitaires, en leur donnant une voix, une langue à travers laquelle revit tout un monde disparu.

L'estrangement peut consister aussi à déplacer l'exotisme. Ainsi Gauz dans *Debout-payé* (Le Nouvel Attila), un des succès imprévus de la rentrée, décrit-il la France et les pratiques de consommation dans ses grands magasins comme les mœurs d'un pays exotique, sous le regard ethnographique inversé d'un étudiant-vigile ivoirien. Alternent dans son livre notes lapidaires du vigile et histoire politique de l'immigration africaine en France, à travers la destinée de personnages de générations différentes se succédant sur un même lieu de travail :

Toute la récolte de café et de cacao passa dans l'achat d'un billet d'avion. Un matin mouillé par les ondées de la petite saison des pluies de début octobre 1973, Ferdinand prit un DC-10 aux couleurs vertes d'Air-Afrique. Il devint le deuxième homme du village à partir en France. [...] Parce qu'il trouvait la bourse bien maigre pour à la fois vivre en France et envoyer de l'argent à sa nombreuse famille restée au pays, André exerçait à mi-temps un emploi de vigile aux Grands Moulins de Paris.

Des années 1970 à l'après-11 Septembre, Gauz livre, avec beaucoup d'humour, les éléments d'une analyse sociohistorique à la fois d'une migration et d'une profession.

## Où flotte l'esprit de Walter Benjamin et le souci des vaincus

Dans sa thèse VII sur le concept d'histoire, Walter Benjamin réfute une histoire qui serait le « cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur le corps des vaincus », prônant au contraire une histoire à « rebrousse-poil ». Cette histoire des vaincus, plusieurs écrivains la mettent en œuvre dans leurs livres.

Dans *Viva* (Seuil), Patrick Deville s'attache à deux d'entre eux, l'un broyé par les forces de son temps, l'autre, victime de ses propres démons. Dans une référence explicite aux *Vies parallèles* de Plutarque, qui depuis quelques années irriguent l'ensemble de son œuvre, l'écrivain s'intéresse aux trajectoires heurtées de Léon Trotski et de Malcolm Lowry. Le chef de l'armée rouge puis de l'opposition de gauche au stalinisme, et l'auteur du chef-d'œuvre *Sous le volcan* ont en commun d'avoir passé plusieurs années au Mexique. Deville mêle de façon méthodique des bouts de vies et de rencontres, les entrecroque, et, ce faisant, leur donne sens avec une audace que peu d'historiens auraient pu se permettre. Il y ajoute ses propres fantômes, l'ombre des surréalistes, de B. Traven, Craven, Frida Kahlo ou Artaud. Son récit sensible se fait méditation mélancolique sur la littérature et l'histoire, sur les destinées tragiques parallèles de l'homme qui aurait pu écrire mais s'était donné pour destin la révolution mondiale, et de celui qui, soustrait au monde, avait comme objectif destructeur d'arriver, jusqu'à épuisement, au bout de son chef-d'œuvre.

Il y a de la mélancolie également dans *Orphelins de Dieu* (Actes Sud) de Marc Biancarelli, auteur corse qui livre son premier roman en français. On pense à l'ange de l'histoire de Walter Benjamin, cet ange au visage tourné vers le passé, dont les ailes surplombent des monceaux de ruines. Il est question ici de la violence dans l'histoire, à travers la transposition dans la Corse du XIX<sup>e</sup> siècle du western *True Grit*. Dans le livre de Biancarelli, une jeune fille recrute un vieux tueur à gages pour venger son frère atrocement mutilé par des bandits. Au fil des chapitres, le vieux tueur se remémore sa jeunesse de patriote, sa geste guerrière et insoumise peu à peu transformée en brigandage sordide. On peut voir dans ce livre une référence directe aux combats du nationalisme corse, mais, au-delà, c'est une formidable réflexion sur la façon dont le temps, sous le poids des défaites, peut dévoyer les idéaux et les engagements, sur la mémoire et l'oubli, sur la rédemption et la réparation.

Ils ne sont pas splendides, non plus, les vaincus de *Tristesse de la terre. Une histoire de Buffalo Bill Cody* (Actes Sud) d'Éric Vuillard. Ces Indiens d'Amérique, malgré la dignité de leur combat, sont transformés en figurants pathétiques de leur propre défaite par la grâce des premiers spectacles de masse. Ils contribuent ainsi à maquiller en épopée les massacres sanglants dont ils ont été les victimes, participant à l'effacement de leurs traces et à la réé-

criture, au profit des vainqueurs, de leur histoire tragique. L'écrivain rend

évident, de façon magistrale et subtile, ce tour de passe-passe historique.

## Où le roman tord l'histoire

La reproduction méticuleuse du passé est rarement d'un grand intérêt pour l'historien amateur de littérature. Il est souvent plus agréable d'être surpris par des auteurs qui s'emparent de l'histoire à leur façon, la détournent et, de cette manière, lui donnent un sens qui leur est propre et que, le nez collé sur nos sources, nous n'aurions pas pu imaginer. Alors la littérature prend le grand large et emporte l'histoire avec elle. Dans *Harmonie, harmonie* (La Martinière), Vincent Jolit pose un regard enlevé et tendrement ironique sur la vie d'Arnold Schönberg, inventeur génial du dodécaphonisme. À travers ses tentatives, ses échecs et ses désillusions, il pose la question de l'œuvre d'avant-garde à l'heure où commence à s'imposer une certaine démocratisation de la culture musicale. La biographie ici n'est qu'un prétexte à une réflexion plus large, qui laisse sa place à la fantaisie, notamment des dialogues très drôles entre le compositeur et Moïse ou Marx, eux-mêmes prophètes en leur temps. Comment trouver un public à l'heure de la diffusion la plus large, être précurseur et s'adresser au plus grand

nombre? Cette question se pose aussi, d'une certaine manière, aux historiens.

Terminons cette incursion en territoire littéraire avec Antoine Volodine et son *Terminus radieux* (Seuil). L'auteur livre une dystopie apocalyptique, post-catastrophes nucléaires, saturée de passé soviétique. Le fantastique y côtoie le politique, le chamanisme s'allie au marxisme-léninisme pour donner naissance à un objet indescriptible. Tout l'«âge des extrêmes», pour reprendre l'expression de Hobsbawm, irrigue ce roman dans lequel s'enchevêtrent idéal marxiste-léniniste, mécanismes totalitaires, périls nucléaires et écologiques. L'auteur tisse sa narration à partir de ces morceaux d'histoire et les réassemble en un cauchemar littéraire sidérant. Volodine, en reprenant et en réagençant en fonction de son propre imaginaire des éléments divers du passé en une œuvre dans laquelle les livres entrent en résonance, transforme l'histoire en mythe, *Iliade* contemporaine, sombre et terrible récit, hanté et déformé, des guerres mondiales, de la guerre froide, du communisme et du fascisme.

\*  
\*\*

La littérature incarne et raconte, nous avons placé ce constat en exergue, et les livres que nous avons évoqués l'illustrent bien. Elle ventriloque le passé, ajoute Éric Vuillard, c'est-à-dire qu'elle le fait parler

à ses propres frais, selon ses propres règles, qui ne sont pas celles de la méthode historique. Elle est profondément stimulante, pour l'historien, pour la réflexion historique, en ce qu'elle incarne les mondes du

passé, les saisit et les reconfigure, donne à sa manière du sens à l'histoire, avec la

perspective de la réflexion et, en sus, du plaisir de jouer avec le langage.

## Note

- 1 Citation d'Éric Vuillard dans la note d'intention concernant son roman *Tristesse de la terre*.